

A L'ATTENTE DE LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE: «LA GUERRE DE TROIE N'AURA PAS LIEU»

1.— INTRODUCTION

1.1.— LE THEATRE FRANÇAIS DU DEBUT DU SIECLE.

Vers le début du siècle, le théâtre français était en pleine décadence. Les innombrables pièces qui occupaient les scènes parisiennes appartenaient à des genres aujourd'hui périmés: le théâtre romantique, poétique, historique, naturaliste ou psychologique.

Il y eut la guerre: ce choc allait-il changer la situation? C'est presque une loi que les grands événements, guerre, révolution, calamités qui mobilisent toute la conscience sur une actualité en soi dramatique, n'inspirent pas immédiatement le dramaturge. Le théâtre suppose toujours la distance, matériellement entre la scène et salle, psychologiquement entre le sujet et la vie.

Si l'on considère les pièces écrites au lendemain de la première guerre mondiale, on constate qu'elles demeurent fortement teintées par le style des grands auteurs bourgeois d'avant 1914: la preuve, les succès constants et prolongés d'un Bernstein ou d'un Louis Verneuil. Nous assistons à ce moment-là au déclin visible de ces pièces théâtrales et à leur remplacement par le théâtre d'avant-garde d'une qualité bien supérieure.

Les dramaturges rêvent depuis longtemps de reconquérir le public populaire. C'est un fait que depuis des siècles celui-ci leur échappe. A partir de la Renaissance, les spectacles sont adressés à l'aristocratie ou à la bourgeoisie: jamais rien de grand (excepté Molière) n'a atteint le petit peuple des villes ou des campagnes. Mais le théâtre ne vit que de communion avec le peuple et certains ont compris que loin du peuple, le théâtre se desséchait pour n'être bientôt plus qu'un jeu d'un réduit groupe de personnes. Le plus intéressant d'entre eux Maurice Pottecher, qui a créé un théâtre de plein air dans un petit village des Vosges. Sa tentative sera reprise par Romain Rolland et Jean-Richard Bloch.

Dès la fin du XIX^{ème} siècle des esprits avisés ont cherché le remède. Après 1918, le mouvement dramatique d'avant-garde se précisa: les talents se multiplièrent, et quelques innovateurs de génie surent faire de Paris le plus extraordinaire chantier de théâtre qu'on ait jamais vu. Cet effort des théoriciens du théâtre pour l'arracher à la copie du réel et pour le rétablir en poésie a produit ses fruits, car tous les grands auteurs: Claudel, Anouilh, Giraudoux, Montherlant, Mauriac, Salocrou, Sartre et Camus lui-même recherchent par diverses voies, lyrismes, mythes, symboles, fantaisie, humour, etc., la dimension poétique. D'ailleurs les dramaturges du XX^{ème} siècle ont voulu penser et faire penser, et les grands problèmes qui nous hantent aujourd'hui, nous les retrouvons à la scène.

Mais en vérité, les ouvriers de la renaissance théâtrale au XX^{ème} siècle ont été en

France, comme à l'étranger, moins les dramaturges que les metteurs en scène lesquels furent souvent aussi de grands acteurs. Une personne qui occupe une très grande place dans l'oeuvre de Jean Giraudoux que nous allons analyser dans ces pages est justement Louis Jouvet, qui est non seulement un acteur de grande taille mais aussi qui montait ses pièces. Jamais alliance entre technicien et un homme de lettre ne se révéla plus étroite et plus féconde que celle-là. Giraudoux le laissait faire avec royale désinvolture. La meilleure preuve de la confiance qu'il lui accordait n'est-ce pas la suppression progressive de toute indication de mise en scène dans les manuscrit du poète.

Jean Villar a écrit récemment: «Les vrais créateurs dramatiques de ces quarante dernières années ne sont pas les auteurs, mais les metteurs en scène»¹.

L'histoire des progrès de la mise en scène dans le théâtre français moderne doit partir d'Antoine. Ce grand passionné de l'art dramatique qui débuta avec son Théâtre-Libre en 1887, où il commença sa grande aventure influencée dans cette première étape par le Naturalisme. Après lui, Paul Ford allait fonder le théâtre des Arts, y cherchant un style de jeu pour la dramaturgie symboliste.

Il faudrait tout un livre pour raconter l'histoire de ces acteurs et metteurs en scène, de leurs débats et de leurs déboires, de leurs succès apparents, de leur durable victoire. Qu'il suffisse de dire que grâce à eux le théâtre français a connu entre les deux guerres une période parmi les plus brillantes.

1.2. — JEAN GIRAUDOUX ET LE THEATRE.

L'après-guerre avait connu une extraordinaire floraison littéraire, mais elle n'avait pas eu son théâtre. Claudel était déclaré injouable. Les comédies de 1900-1914 n'ont pas joui de qualité littéraire et le vide qu'elles laissaient, on essaya de le combler par des traductions étrangères ou par des adaptations scéniques chez Dullin ou Copeau. Bref, une place était à prendre et Giraudoux la conquit.

Giraudoux l'a conquise dès cette première soirée du 10 Mai 1928 où le rideau des Champs-Élysées se leva sur «Siegfried»: alors le spectateur put éprouver le choc d'un théâtre absolument nouveau, moderne et profondément original.

En 1928, Jean Giraudoux n'est plus un jeune homme: il a quarante-six ans; entré dans la carrière diplomatique en 1910, ayant commencé la guerre comme simple soldat et reçu une blessure, rentré en France après ses missions d'instructeur militaire au Portugal et aux Etats-Unis. Il a déjà écrit de curieux récits pleins de poésie et d'humour. Dans sa première période:

- | | |
|-------------------------------------|------------------------|
| — «Lecture pour une ombre». (1917). | Souvenirs personnels |
| — «Amérique, América». (1919). | et vision de la guerre |
| — «Adorable Clio». (1920). | 1914-1918. |
| — «Simon le pathétique». (1918) | Autobiographies à |
| — «Ephénor». (1919) | peine déguisées. |

Dans une deuxième période, après 1920:

- «Suzanne et le Pacifique» (1921).
- «Siegfried et le Limousin». (1922).
- «Juliette aux pays des hommes». (1924).
- «Bella». (1926).
- «Eglantine». (1927).

1. VILLAR, Jean: «De la tradition théâtrale». L'Arche, Paris, 1955.

Sa situation mondaine, diplomatique et littéraire est bien établie: Il est le grand écrivain qui porte en même temps le cachet de la Rue d'Ulm et de celui du Quai d'Orsay; rien ne le prédisposait au théâtre, cependant, ses pièces théâtrales l'emportent sur ses romans.

Après avoir triomphé avec son «Siegfried» drame d'un amnésique où il fait allusion aux rapports franco-allemands, il écrit ensuite des comédies subtiles, où le rêve chemine aux côtés de l'intelligence: «Amphytrion 38» (1929), «Intermezzo» (1933), «La folle de Chaillet» (1945) inachevée. Il a ressuscité aussi la tragédie, antique transportant dans l'antiquité grecque ou hébraïque, les problèmes de notre temps. Ce sont «Judith» (1931), «Sodom et Gomorre» (1943), pleine de péripéties psychologiques «Electre» (1937), mais surtout «La guerre de Troie n'aura pas lieu» (1935), sur le problème de la guerre, si dense sous son adorable légèreté.

L'historien de la littérature doit consigner que Jean Giraudoux a été, autour de l'année 30, le créateur d'un théâtre poétique, et c'est en poète qu'il définit celui-ci:

«Il n'est pas un théorème, mais un spectacle, pas une leçon, mais un philtre»².

Le sentiment qu'avait Giraudoux de la mission historique et sociale du Théâtre est, selon Edouard Bourget, la base de toute son oeuvre. Son théâtre n'est pas une représentation simple et limitée de la vie, il ne nous renvoie pas directement notre image et s'il prétend offrir de l'intérêt, il lui faut s'écarter des apparences, c'est-à-dire, sembler délibérément faux. Giraudoux a composé un théâtre où le dépaysement, la fantaisie, l'humour, le jeu des métaphores jouent un rôle prépondérant.

Un phénomène important de ces trente premières années du siècle est la renaissance de la tragédie française à sujets antiques.

En 1935, avec «La guerre de Troie n'aura pas lieu», Giraudoux revenait à la Grèce, qu'il avait pris comme sujet en 1929 avec, «Amphytrion 38» et qu'il rencontrera encore en 1937 avec «Electre». Certes, en prenant à Homère et aux tragiques grecs leur vieux mythes pour les moderniser, il n'inventait rien: c'était déjà une mode à l'époque. La tragédie d'«Electre et Oreste» d'André Suarès, «Le Roi Claude», «Le Philotecte» et l'«OEdipe» de Gide, les traductions de l'«Oreste» de Claudel avaient marqué le goût du retour à l'antique chez des hommes qui retrouvaient l'atmosphère du symbolisme érudit.

On explique cette utilisation des mythes si l'on se rappelle, d'une part, qu'ils ont été chez les Grecs des réponses graves données par l'imagination des poètes aux questions que l'homme ne cesse de se poser sur sa nature et son destin; et, d'autre part que la période ouverte par la première guerre mondiale voit l'homme occidental en même temps obsédé de problèmes et curieux de les transposer surtout au théâtre, au niveau de la poésie.

Cette tragédie évoque un fait légendaire, universellement connu depuis Homère, la guerre déclarée par les Grecs aux Troyens à la suite du rapt d'Hélène par Paris. Le poète ne s'est pas préoccupé de la guerre elle-même, mais de la période qui la précède immédiatement. Un tel sujet laissait, sauf pour le dénouement, le champ libre à l'imagination du dramaturge et d'ailleurs pouvait se transposer au moment historique que la France vivait à cette époque.

Jamais Giraudoux n'a été plus grave, sous sa fantaisie, que dans l'évocation de cette heure du destin où les Grecs et Troyens sont au bord de leur guerre. 1935 tout esprit bien informé voit ce qui menace de nouveau l'Europe; et personne ne sait mieux que Giraudoux, ancien combattant, humaniste et diplomate, de quel poids d'horreurs et d'absurdités la chose qui est latente, écrasera les hommes.

2. GIRAUDOUX, Jean: «L'impromptu de Paris», Acte I, scène III. Grasset, Paris, 1950.

1.3.— DANS L'ATTENTE DE LA DEUXIEME GUERRE MONDIALE: «LA GUERRE DE TROIE N'AURA PAS LIEU»

Giraudoux était admirablement placé pour prendre la température de son époque. Sergent, il a vécu la première guerre mondiale; diplomate, il a pressenti la seconde.

En 1935, l'année même où l'Italie mussolienne attaque l'Ethiopie, après que Hitler soit devenu chancelier du III Reich Giraudoux ramène sur la scène les héros tragiques grecs.

Il imagine Hector revenant de la guerre, pour en fermer les portes, et apprenant que Paris a enlevé Héléne et que les Grecs en armes viennent la réclamer. Hector retrouve Andromaque qui va avoir un enfant; il en a assez des batailles et il voudrait à tout prix sauver la paix. Il persuade Héléne qu'elle n'aime point Paris et qu'elle doit accepter de revenir vers son époux. Il accepte patiemment les injures que lui fait un Grec brutal, Oïax, et combat le poète Demokos, partisan de la guerre. Enfin il affronte Ulysse. Ulysse, lui non plus, n'aime pas la guerre, et les deux hommes font leur possible pour l'éviter. Si Ulysse parcourt sans incident, les quatre cents pas qui le séparent de son navire, son ambassade aura réussi et les Grecs rentreront chez eux avec Héléne. Demokos, cherchant à faire surgir un incident, Hector le frappe de son javelot, mais le poète accuse Oïax de sa mort. Les Troyens tuent le Grec: la guerre de Troie aura lieu.

Elle aura lieu pour des causes humaines, parce qu'il y a des brutes agressives comme Oïax, des foules nationalistes qui croient toujours insulté l'honneur de la patrie (et sur ce point les civils sont toujours plus susceptibles que les militaires) et, enfin, de faux intellectuels, des clercs qui trahissent en exaltant au nom de la raison le fanatisme et les passions grégaires, au lieu d'incliner les hommes à l'indulgence et à l'amitié.

Tout ceci exprime le découragement de Giraudoux. Ce qu'il a fait pour le rapprochement de la France et de l'Allemagne se perd dans l'engrenage de l'histoire, qui est sur le point de se répéter à nouveau. Sa pièce, inscrite entre ces deux bornes sanglantes de l'histoire de l'humanité, est le témoignage d'un homme qui savait mieux que quiconque que «la paix est un intervalle entre les deux guerres»³.

1.4.— JEAN GIRAUDOUX, UN VISIONNAIRE DE NOTRE EPOQUE

On a dit parfois de Jean Giraudoux, qu'il était un écrivain léger. Certes, il est le créateur d'un théâtre d'une haute intensité poétique où la fantaisie, l'humour, le dépaysement, les métaphores et la musique des mots jouent un rôle prépondérant. Mais les soucis de son oeuvre, sont-ils légers? D'un bout à l'autre des grandes pages qu'il a écrites de son adorable style, ne sont-ils pas toujours, de façon directe ou voilée, les éternels problèmes de l'homme qui y sont posés?

Jean Giraudoux n'est pas un écrivain quelconque, sa condition d'employé du Quai d'Orsay lui accorde ce relativisme moral auquel échappe rarement le diplomate qui a dû voyager, affronter constamment des hommes dont la psychologie n'est pas celle de ses cousins et de ses voisins. Et aussi cette sorte de patriotisme plus simple, moins idéologique et moins passionnel que celui des citoyens qui n'ont jamais franchi leurs frontières. Il est remarquable, en effet, que toutes ses prodigieuses connaissances du monde il les traduise dans son oeuvre. En regardant tourner le monde, il participait aussi à sa course. Il était donc, tout désigné pour offrir à l'humanité un recours, un espoir, contre la fatalité et le néant.

Depuis Homère, le spectateur, qui est allé voir «La guerre de Troie n'aura pas lieu» sait

3. GIRAUDOUX, Jean: «Smphytrion 38», Acte I, scène II, page 20. Edition Gallimard, Paris, 1967.

ce qui doit arriver. Et, cependant, il attend, d'une attente inquiète, ce dénouement sans surprise. C'est dans le mouvement dramatique de la pièce que Giraudoux développe son expérience et connaissance du comportement humain.

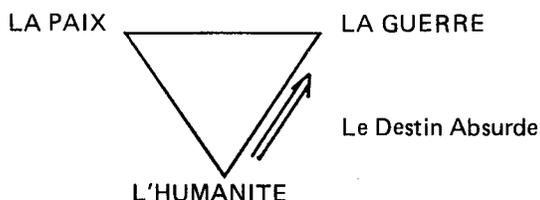
La pièce que l'on vient d'analyser se jouait à Paris en 1935, en pleine montée de l'hitlérisme. La réponse amère mais lucide que Giraudoux donnait au problème de la guerre est digne du tempérament d'un visionnaire. Les événements historiques qui ont suivi «La guerre de Troie n'aura pas lieu» ont mis en évidence la grandeur de la tragédie.

Notre dramaturge a eu l'ambition d'exprimer son époque, mais les problèmes qu'il évoque sont éternels et les réponses qu'il apporte dominent de si haut l'actualité qu'elles restent valables encore aujourd'hui, et sans doute le seront-elles toujours demain.

2.— ANALYSE DE LA PIÈCE

2.1.— LE THEME

Dans cette pièce on peut découvrir un schéma triangulaire: l'humanité hésitante entre la guerre et la paix, mais elle court d'avance à l'échec:



Les efforts humains sont impuissants et le choix, même correct, est inutile devant la force absurde du destin.

Giraudoux découvre que la marche des événements s'effectue selon un plan préétabli par la fatalité historique que les hommes ne sauraient modifier. Le héros de cette tragédie est en réalité l'humanité toute entière, Grecs et Troyens. Ils sont tous les deux victimes de la sottise, la maladresse humaine et le destin. Ainsi, donc, la guerre est inévitable, non à la suite du rapt d'Hélène et l'ivresse d'Oïax, mais parce qu'elle s'inscrit dans une sorte de fatalité latente qui se déclenche par un prétexte quelconque; c'est alors que l'homme entre en tragédie et découvre avec angoisse la précarité de sa condition.

2.2.— LA STRUCTURE

Giraudoux divise sa pièce en deux actes seulement (ce qui était le plus répandu dans les théâtres français de l'époque) et il obéit aux règles de l'unité de lieu et de l'unité de temps: tout s'accomplit dans la même ville en moins en vingt-quatre heures. L'auteur lui a donné une structure fermée, puisque l'action n'attend aucune suite après la fin de la dernière scène, et circulaire: la première phrase que déclare Andromaque quand le rideau se lève:

ANDROMAQUE.— «La guerre de Troie n'aura pas lieu». (Acte I, scène I, page 11)⁴.

4. GIRAUDOUX, Jean: «La guerre de Troie n'aura pas lieu». Ed. Grasset, Paris, 1935.

N'aura sa réponse que vers la fin de la pièce, quand la catastrophe est irrémédiable, mais Giraudoux a su maintenir l'espoir jusqu'au bout:

HECTOR. — «La guerre de Troie aura lieu, Andromaque!» (Acte II, scène XIV, page 197).

Le premier acte apparaît comme un acte d'exposition, où les scènes s'enchaînent selon l'esthétique traditionnelle de la tragédie classique. Comme chez Racine, le rideau se lève sur une crise: Hélène a été enlevée, un envoyé grec vient la réclamer la guerre menace. Toute l'action de la pièce est subordonnée au personnage d'Hector. Elle se déclenche avec l'arrivée du général troyen et sa décision de rendre Hélène aux Grecs. Elle progresse à la scène IV, où Hector obtient de Paris, le principal intéressé, qu'il s'en remette à Priam. Une nouvelle étape est franchie quand Hector, en présence de Priam et les bellicistes hostiles (scène VI), fait accepter à Paris le départ d'Hélène. Enfin, le dernier événement important de l'acte premier: Hector convainc Hélène, l'autre principale intéressée, de retourner avec son mari. Peu de temps, perdu, en somme: les scènes de «pause», où Giraudoux nous met au courant des situations, nous renseignent sur la psychologie des personnages; les idées qu'ils défendent, où qu'il défend à travers eux, n'entravent pas la progression d'une action qui se suit facilement au début de l'acte II; l'action se relâche (scènes I, II, III). Puis elle se développe avec:

- a) La contre-attaque des bellicistes (scène IV).
- b) La pression brutale d'Hector contre les bellicistes, qui s'achève par la fermeture des portes de la guerre.

Avec la plus grande habileté, Giraudoux ménage une pause dans l'évolution du drame (scènes VI, VII, VIII), créant en nous une attente et nous préparant à vivre avec l'arrivée des Grecs les derniers moments d'une action qui ne va cesser de s'accélérer. A partir de la scène IX, le conflit s'élargit et se déroule désormais entre Grecs et Troyens. Les événements se succèdent: Hector, fidèle à sa politique doit surmonter l'obstacle Oïax (scène IX), puis, plus difficile encore, l'obstacle Ulysse, puis l'obstacle Demokos, (scène X). Au moment où nous respirions, un coup de théâtre se produit; Oïax d'abord, Demokos enfin, remettent en question la victoire d'Hector, la guerre de Troie aura lieu.

L'action, dans cette tragédie, est bien rythmée par les démarches d'Hector dont on présente un tableau ci-dessous:

ACTE I

PRESENTATION:

Scène I.

NOEUD:

Scène II, III **transition**: psychologie du couple Andromaque-Hector.

Scène IV, Hector trouve son **premier obstacle**, Paris qui se remet à Priam.

Scène V, **transition**; psychologie des vieillards de Troie.

Scène VI, Hector **surmonte son premier obstacle**, Paris.

Scène VII, **transition**.

Scène VIII, Hector trouve son **deuxième obstacle**, Hélène.

Scène IX, Hector **surmonte son deuxième obstacle**, Hélène.

Scène X, **transition**. On revient à la première scène puisque on retrouve à nouveau deux femmes qui nous parlent de la guerre. La structure du premier acte est donc circulaire.

ACTE II

Scène I, II, III, **transition**: l'amour du couple Pâris-Hélène.

Scène IV, le **troisième obstacle** d'Hector, l'attaque des bellicistes.

Scène V, réponse d'Hector aux bellicistes, son discours aux morts. **Le troisième obstacle est, plus au moins sauvé.**

Scène VI, VII, VIII, **transition**: Hélène confirme son départ, mais Andromaque essaye de justifier la guerre qui, malgré tout, les menace.

Scène IX, Voici le **quatrième obstacle** d'Hector, Oïax.

Scène X, Demokos représente le **cinquième obstacle** pour Hector.

Scène XI, Hector **surmonte son quatrième obstacle**, Oïax.

Scène XII, la situation n'est pas encore sauvée, Hector fait face à son **sixième obstacle**, les gâbiers de Pâris, qui sont la voix d'un peuple fanatique.

Scène XIII, Hector affronte l'**obstacle** le plus difficile, le **DESTIN**, contre qui il ne peut rien.

DENOUEMENT:

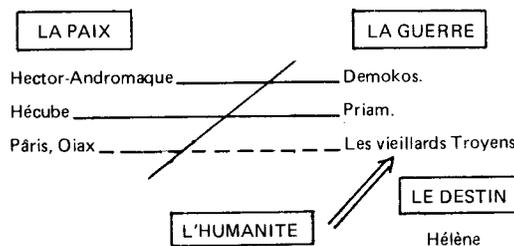
Scène XIV, la guerre de Troie aura lieu.

Du fait de son désir de restituer Hélène aux Grecs, Hector apparait comme l'élément moteur de la pièce. On peut se demander toutefois, s'il n'est pas amené plus à réagir qu'à agir, s'il n'est pas contraint constamment d'ajuster ses actes à des circonstances (rapt d'Hélène) et à des actions (attitudes des bellicistes, d'Hélène, des Grecs) qui ne dépendent pas de lui et qui, cependant, s'exercent sur lui. A vrai dire, l'acteur principal de la pièce est le DESTIN. Les événements que nous avons considérés et qui jalonnent l'action ne sont que les visages changeants, des recontres de L'HOMME (Hector) contre LA FATALITE HISTORIQUE.

2.3.— LES PERSONNAGES

«La guerre de Troie n'aura pas lieu», est plus une tragédie philosophique, qu'une tragédie psychologique. Cependant, les personnages sont suffisamment typés et différenciés pour avoir du relief et exister par eux-mêmes.

On va les classer, suivant une métaphore de Giraudoux, sur deux plateaux d'une balance. L'un d'eux représentera la paix, l'autre la guerre. Les poids vont s'équilibrer, l'aiguille se balancera hésitante à droite et à gauche, mais une force absurde va incliner finalement la balance du côté de la guerre.



Tous les personnages qui y participent constituent l'essence de cette «Humanité» à qui le «Destin», une force absurde qui se sert d'Hélène pour manipuler les événements, va pousser vers la catastrophe.

Les deux thèmes: guerre et paix, sont évidemment tout à fait opposés, ainsi que les personnages qui se placent dans chacun de ces clans:

Le couple Andromaque-Hector, dans la pièce de Giraudoux, joue le rôle d'un seul personnage, le défenseur le plus acharné de la paix, dont l'opposé est Demokos, un poète qui ne veut que lancer son peuple à la guerre qu'il cherche toujours à provoquer. Ceux-ci occupent le premier niveau du paradigme des personnages.

On peut ajouter que le belliciste est un personnage plat, dont nous ne connaissons que son obsession de la guerre, tandis qu'Hector et Andromaque, sont deux personnages ronds. Donc, du point de vue de leur forme littéraire sur la scène ils sont aussi opposés. Le couple Andromaque-Hector, va nous montrer plusieurs aspects de leur vie au fur et à mesure que les scènes se déroulent. Ils vont nous faire des confidences sur leur amour, leurs soucis pour l'avenir du fils qui va naître bientôt, leur relation avec la famille et la ville. Ce sont deux êtres humains que Giraudoux a caractérisés et qui sont son porte-parole, tandis que Demokos n'est qu'une caricature comique du fanatisme nationaliste.

Le deuxième plan est occupé par le couple Hécube-Priam, deux personnages entre lesquels s'établit une relation d'opposition puisqu'ils sont les défenseurs de deux causes tout à fait contraires. Giraudoux se sert aussi d'Hécube pour nous transmettre son opinion sur les faits qui se succèdent. Cette femme va être un personnage bien plus complet que celui de son mari, que l'on peut classer de plat, car il est un homme attaché à une pensée traditionnelle dont il ne peut se passer pour analyser la situation de la ville. Hécube, par contre, pleine de bon sens, a une vision plus ample des événements.

Sur le troisième plan se placent des personnages qui n'ont pas une trajectoire définie, et se laissent influencés facilement par les événements. D'une part, Pâris, le premier obstacle d'Hector pour réussir la paix, mais une fois surmonté, il collabore inconditionnellement avec son frère. Oïax, va réagir de la même façon face à Hector. D'autre part, les vieillards troyens, dont la faiblesse est manifeste. Tous ces personnages ne sont que des éléments représentatifs d'une ville. Giraudoux les a rassemblés sur la scène, pour donner une vision des différentes attitudes adoptées face à la guerre. Aucun d'eux n'a une relevance, sauf Pâris. Lui, qui est le principal intéressé par l'affaire pourrait en être le protagoniste, mais son caractère changeant le place sur ce troisième plan.

Il ne nous reste qu'un dernier personnage à classer: la ville de Troie, le témoin de cette catastrophe. C'est un personnage collectif que Giraudoux a scénifié au moyen de ses habitants: le géomètre, les gabiers de Pâris, les servantes, Troïlus, Abnéos, etc... Ils n'ont que cette valeur: être les témoins de l'action que nous allons à analyser en reprenant la métaphore de Giraudoux.

2.4.— EVOLUTION SU MOUVEMENT DRAMATIQUE

ACTE I

PRESENTACION:

Scène I.

Le rideau se lève, deux femmes sur la scène. Andromaque et Cassandre, analysent la situation de Troie à la suite du rapt d'Hélène et avant l'arrivée d'Hector. Elles posent la

balance sur la scène. Leur échange contradictoire d'opinions sur cette affaire, annonce les dissensions et les conflits qui vont ravager le camp troyen.

NOEUD:

Scène II et III.

Puisque le conflit est présenté, Giraudoux, nous approche maintenant du héros qui va y succomber, Hector. Il est le personnage essentiel de la pièce et le porte-parole de l'auteur. Le général troyen rentre victorieux d'une guerre qu'il n'a pas envie de recommencer, qu'il déteste même, bien que l'ayant autrefois aimée.

HECTOR. «Tu sais, quand on a découvert qu'un ami est menteur. De lui tout sonne faux, alors, même ses vérités... Cela semble étrange à dire, mais la guerre m'avait promis la bonté, la générosité, le mépris des bassesses. Je croyais lui devoir mon ardeur et mon goût à vivre, et toi-même...

ANDROMAQUE. Et la guerre a sonné faux, cette fois?

HECTOR. Pour quelle raison? Est-ce l'âge? Est-ce tout simplement cette fatigue du métier (...) Auparavant, ceux que j'allais tuer me semblait le contraire de moi-même. Cette fois j'étais agenouillé sur un miroir». (Acte I, scène III, page 85).

Il apparaît comme le type parfait d'ancien combattant, très lié à Andromaque, son épouse aimante, son fidèle soutien, et la futur mère inquiète pour l'avenir du fils qui va naître. Aux côtés d'Hector, elle se veut une créature essentiellement humaine, terrestre, et Giraudoux l'a revêtue d'une grande tendresse:

ANDROMAQUE. «Si Hector n'était pas mon mari, je le tromperais avec lui même. S'il était un pêcheur pied-bot, bancal, j'irais le poursuivre jusque sa cabane, je m'étendrais dans les écailles d'huîtres et les algues. J'aurais de lui un fils adultère». (Acte I, scène VI, page 58).

Andromaque-Hector forment dans «La guerre de Troie n'aura pas lieu» un couple parfait:

HELENE. «S'il suffit d'un couple parfait pour vous faire admettre la guerre, il y a toujours le vôtre, Andromaque». (Acte II, scène VIII, page 149).

C'est l'opposé du couple Pâris-Hélène, que nous analyserons dans la première scène du deuxième acte.

Scène IV.

D'un air décidé et confiant, Hector commence ses démarches pour sauver la paix. Plein d'optimiste, il fait face à son premier obstacle, Pâris. Son frère joue dans la famille nombreuse de Priam, le rôle du fils séducteur. Son apparition est attendue comme une menace, mais on se rend compte bientôt, qu'il n'est pas à la hauteur du ton tragique de la pièce, c'est un personnage sympathique, qui nous détend de temps en temps avec ses

ingénieuses réponses:

PARIS. «Ménélas était nu sur le rivage, occupé à se débarrasser l'orteil d'un crabe. Il a regardé filer mon canot comme si le vent emportait ses vêtements.

HECTOR. L'air furieux?

PARIS. Le visage d'un roi que pince un crabe n'a jamais exprimé la béatitude». (Acte II, scène IV, page 34).

Bien qu'il soit le principal intéressé dans l'affaire du rapt d'Hélène, rien ne l'intéresse de cette femme que sa beauté; il accepte sans trop de difficultés de s'en remettre à Priam pour faciliter la tâche d'Hector:

HECTOR. — «Tu es d'accord pour que nous nous en remettions au jugement de Priam?

PARIS. — Parfaitement d'accord.

HECTOR. — Tu le jures, nous le jurons?.

CASSANDRE. — Méfie-toi, Hector! Priam est fou d'Hélène. Il livrera plutôt ses filles». (Acte I, scène IV, page 38).

La balance qui vient juste de s'équilibrer, reçoit à nouveau, une menace de guerre de la part de Priam.

Scène V.

Voici une nouvelle scène de «pause» où Giraudoux nous fait connaître l'ambiance que l'on respire à Troie à la suite des événements. Celle-ci est très exaltée, car Hélène est une jeune femme assez belle qui a capturé non seulement l'attention de Paris, mais celle de toute la ville.

Le spectacle qu'offrent les vieillards troyens qui acclament Hélène, reçoit tout le mépris de l'auteur:

PREMIER VIEILLARD. — «Vive la Beauté!

DEUXIEME VIEILLARD. — Vive Vénus!

CASSANDRE. — Vive Vénus... Ils ne crient que des phrases sans «r» à cause de leur manque de dents... Vive la Beauté... Vive Vénus... Vive Hélène...». (Acte I, scène IV, page 40).

Hélène est dépassée par le rôle qu'elle joue ou qu'on lui fait jouer. Demokos et Priam feront d'elle un symbole qui pourrait justifier même une guerre dont elle ne serait pas coupable, car elle n'est qu'une victime de ce qu'on appelle le «culte de la star»:

PRIAM. — «Mon cher fils, regarde seulement cette foule et tu comprendras ce qu'est Hélène. Elle est une espèce d'absolution (...) Hélène est leur pardon et leur revanche, et leur avenir». (Acte I, scène VI, page 50).

Hector a bien compris que le conflit commence à s'élargir et que l'intervention des foules nationalistes est un autre danger auquel il doit échapper.

Scène VI.

La sixième scène est assez longue et complexe. L'action progresse et de nouveaux personnages y participent. Les uns vont défendre la paix (Hécube, Pâris, Andromaque, Hector), les autres la guerre (Demokos, Priam, les vieillards) et chacun d'eux essaiera de faire pencher la balance de son côté.

Tout le monde est placé autour du trône de Priam. Giraudoux a fait de lui un roi plein de noblesse mais qui a le tort d'épouser la cause de Demokos. Sans avoir la malignité de ce dernier, il représente une forme de pensée traditionnelle, qui se nourrit de symboles dont Giraudoux dénonce le caractère pernicieux:

PRIAM.— «Ma fille, le première lâcheté est la première ride d'un peuple.

ANDROMAQUE.— Où est la pire lâcheté? Paraître lâche vis-à-vis des autres, et assurer la paix? ou être lâche vis-à-vis de soi-même et provoquer la guerre? (Acte I, scène VI, page 54).

Dans cette pièce, toutes les femmes se rangent dans le camp des pacifistes, car c'est la haine de l'injustice et l'amour de la vérité qui déterminent leur action:

ANDROMAQUE.— «Il n'est qu'une humiliation pour la femme, c'est l'injustice». Acte I, scène VI, page 53).

Hécube, épouse de Priam, est une maîtresse fort sympathique qui apporte à la cause d'Hector le poids de son expérience et de son bon sens:

HECUBE.— «Tu as fait bien de les démasquer, Hector. Ils veulent faire la guerre pour une femme, c'est la façon d'aimer des impuissants. (Acte I, scène VI, page 53).

Dans le schéma des personnages, on place cette femme dans le clan de la paix, et opposée à son mari, car la reine se méfie des «Grands sentiments» qui poussent vers la guerre. Elle attaque durement les beaux parleurs:

HECUBE.— «Nous connaissons le vocabulaire. L'homme en temps de guerre s'appelle le Héros. Il peut ne pas en être plus brave, et fuir à toutes jambes. Mais c'est un héros qui détale». (Acte I, scène VI, page 59).

Mais son véritable ennemi sur la scène est Demokos, poète démagogue de l'«arrière», l'équivalent de ces journalistes qui ne cessent de forger aux pays une âme guerrière, d'habiller de grands hypocrites, de symboles qui sonnent haut et clair, les affreux mas-sacres de la guerre:

DEMOKOS.— «Un symbole, quoi! Tout guerrier que tu es, tu as bien entendu parler des symboles! Tu as bien rencontré des femmes qui, d'aussi loin que tu les apercevais, te semblaient personnifier l'intelligence, l'harmonie, la douceur? (Acte I, scèneVI, page 47).

Tout au long de la pièce nous trouvons bien des exemples de ce type de répliques méprisantes qu'on lance sans cesse vers le poète:

DEMOKOS.— C'est au prix de la guerre que l'on a trouvé le plus beau mot, le mot courage.

HECTOR.— C'est bien payé.

HECUBE.— Le mot lâcheté a dû être trouvé par la même occasion». (Acte I, scène IV, page 37).

Hécube ne prend pas au sérieux Demokos, et ses répliques sont parfois pleines d'ironie:

DEMOKOS.— «Le souci de ma gloire a continué, Hécube...

HECUBE.— C'est vrai. Et le rhumatisme... (Acte I, scène VI, page 55).

Les affrontements Hécube-Demokos sont bien plus durs dans le deuxième acte. Ses paroles ne sont parfois pas dignes d'une reine, mais elle gagne pourtant notre amitié par sa bouleversante sincérité et sa persévérance à sauver la paix:

HECUBE.— «Enfin, vous allez nous la fermer, cette porte?

DEMOKOS.— Certainement non. Nous pouvons avoir à la revoir ce soir même.

HECUBE.— Guerre ou non votre symbole est stupide. Cela fait tellement peu soigné, ces deux battants toujours ouverts! Tous les chiens s'y arrêtent». (Acte II, scène IV, page 102).

Giraudoux dénonce à travers les paroles d'Hécube, toute une phraséologie guerrière qui a fleuri avant, pendant et après la guerre. Elle prend sur cette scène le rôle d'Hector, car elle aussi, elle est le porte-parole de l'auteur.

Le débat entre pacifistes et bellicistes a été dur et agité, mais il semble que ce sont les premiers qui le remporteront, car vers la fin de la scène, Pâris se décide finalement à défendre la cause de son frère et collaborer avec lui:

HECTOR.— «Aimes-tu vraiment Hélène, Pâris?

PARIS.— J'adore Hélène.

HECTOR.— Si je la convaincs de s'embarquer, tu acceptes?

PARIS.— «J'accepte, oui». (Acte I, scène VI, page 64).

Et Priam, complètement dépassé par les événements, se contente d'adopter une attitude réprobatrice ou condescendante à l'égard d'Hector, qu'il laisse mener le jeu:

HECTOR.— «Père, je vous le demande, laissez-moi ce recours.

PRIAM.— Vraiment tu acceptes Pâris?

PARIS.— Je vous en conjure.

PRIAM.— Soit, venez mes enfants. Allons préparer les portes de la guerre⁵. (Acte I, scène VI, page 60).

Hector a bien compris que le conflit commence à s'élargir et que l'intervention des pour fermer les portes de la guerre.

Scène VII, VIII, et IX.

La septième scène n'est qu'une transition entre les affrontements Hector-Pâris (VI) et Hector-Hélène (VIII). Hélène y fait sa première présentation. Elle apparaît comme une

5. Les portes ouvertes symbolisent la guerre. Si les portes sont fermées, elles indiquent que le pays vit en paix.

créature originale et très difficile à saisir. Elle semble ne pas être engagée dans ce jeu dangeureux et pourtant, son rapt est le prétexte qui déclencherait la guerre:

HECTOR.— «Vous êtes sûre qu'il vous aime, Pâris?

HELENE.— Je n'aime pas beaucoup connaître les sentiments des autres. Rien ne gêne comme cela. C'est comme au jeu quand on voit dans le jeu de l'adversaire. On est sûre de perdre.

HECTOR.— Et vous, vous l'aimiez?

HELENE.— Je n'aime pas beaucoup connaître non plus mes propres sentiments. (Acte I, scène VIII, page 65).

L'attitude d'Hélène nous annonce bientôt qu'elle ne peut faciliter la tâche d'Hector, mais il sait bien qu'il y aurait une grande absurdité à déclarer une guerre pour une créature aussi indifférente aux êtres et aux choses. Il ne doit pas se décourager et il continue sa lutte:

HECTOR.— «Et alors, entre ce retour vers la Grèce qui ne vous déplaît pas, et une catastrophe aussi redoutable que la guerre, vous hésiteriez à choisir?

HELENE.— Vous ne comprenez pas du tout, Hector. Je n'hésite pas à choisir (...) Mais n'allez pourtant pas croire, parce que vous avez convaincu la plus faible des femmes, que vous avez convaincu l'avenir. Ce n'est pas en manœuvrant des enfants qu'on détermine le destin...». (Acte I, scène IX, page 149).

Hélène vient de démasquer le véritable ennemi d'Hector, le destin, cette cause fatale qui sera le vrai coupable de la guerre. Hector semble pénétré dans le mystère de la tragédie, et malgré ses réussites, l'angoisse l'envahit car ses victoires apparentes ne représentent pour lui que des défaites réelles:

HECTOR.— «Ecoute ce bloc de négations qui dit oui! Tous m'ont cédé. Pâris m'a cédé. Priam m'a cédé. Hélène me cède. Et je sens qu'au contraire dans chacune de ces victoires apparentes, j'ai perdu. On croit lutter contre des géants, on va les vaincre, et il se trouve qu'on lutte contre quelque chose d'inflexible qui est un reflet sur le profil d'une femme». (Acte I, scène IX, page 86).

Scène X.

Après avoir découvert les deux véritables protagonistes de la tragédie (Hector et le destin), l'action se relâche un peu. Cette dernière scène nous rapproche de la première de l'acte I. On assiste, à nouveau, à un dialogue entre deux femmes, Hélène et Cassandre, qui tient sur la situation de la ville. La structure du premier acte est donc circulaire. Les deux devineresses vont augurer de tragiques événements. L'avenir de Troie est sombre:

CASSANDRE.— «La paix? Très facile. Elle écoute en mendiant derrière chaque porte... La voilà.
(La paix apparaît).

HELENE.— Comme elle est jolie!

LA PAIX.— Au secours! Hélène aide-moi!

HELENE.— Mais comme elle est pâle». (Acte I, scène X, page 69).

Giraudoux à personifié ci-dessus la paix sous forme de fantôme, une être invisible qui est «malade». De nombreux pacifistes l'accompagnent sur cette balance figurée que l'on posa sur la scène. Les poids sont pourtant équilibrés, car une force invisible s'est posée sur le plateau de la guerre et menace la destin de Troie.

ACTE II

Scène I, II, et III.

L'auteur nous éloigne un peu du problème de la guerre et lève le rideau du deuxième acte sur une scène de séduction. Ce n'est plus Pâris, mais Hélène qui va se jouer la coquette avec Troïlus, un jeune homme de quinze ans. Les scènes suivantes vont se dérouler dans le même climat léger que celui de la précédente. A vrai dire, elles ne sont pas indispensables à l'intrigue, mais elles nous révèlent certains traits qui sont intéressants pour mieux connaître la relation Pâris-Hélène.

Sur ce point on remarque le parallélisme qui existe entre la structure du premier acte et celle du deuxième. Tous deux ont comme premier échelon de leur enchaînement, une période de transition qui nous permet de connaître la psychologie de deux couples qui sont tout à fait opposés puisque Hector et Andromaque vivent un «amour vrai»:

ANDROMAQUE.— «Hector est le contraire de moi. Il n'a aucun de mes goûts. Nous passons notre journée à nous vaincre l'un l'autre ou à nous sacrifier». (Acte II, scène VIII, page 140).

Tandis qu'Hélène et Pâris vivent un amour bien plus facile, un «simulacre d'amour» qui se base sur «l'animation»:

HELENE.— «Je ne le trouve pas si mal mon amour. Il me plaît à moi. Je suis commandée par Pâris, aimantée par lui. L'animation c'est aussi un amour autant que la promiscuité». (Acte II, scène VIII, page 142).

Très à l'aise dans sa liaison avec Pâris, Hélène ignore la fidélité et la passion. Elle s'amuse à jouer la coquette avec Troïlus, le jeune frère de Pâris, et devant son amant elle lui promet:

HELENE.— «Nous nous embrasserons Troïlus. Je t'en réponds». (Acte II, scène II, page 99).

Le couple boîteux que Pâris et Hélène forment est un prétexte et une occasion pour que le destin intervienne.

Scène IV.

Cette scène vise à nous faire connaître le climat qui règne à Troie tout juste avant l'arrivée des Grecs qui viennent chercher Hélène.

Hector n'y participe pas. Sa place sera occupée par Hécube et Pâris qui la défendront courageusement contre Demokos, un homme qui n'a plus l'âge d'aller au combat mais rêve de jeter la jeunesse de Troie dans une guerre qu'il tâchera de «rendre sans merci»:

DEMOKOS.— «Puisque l'âge nous éloigne du combat, servons du moins à la rendre sans merci». (Acte II, scène IV, page 103).

Tous les procédés lui seront bons. Il essaye même de trouver l'appui des intellectuels:

DEMOKOS.— «Est c'est bon augure que ce premier conseil de guerre

ne soit pas celui des généraux, mais celui des intellectuels. Car il ne suffit pas à la guerre de fourbir des armes à nos soldats. Il est indispensable de porter au comble leur enthousiasme». (Acte II, scène IV, page 102).

A travers les paroles de Demokos, Giraudoux fait la satire n'ont pas des guerriers mais d'un certain groupe d'intellectuels extrêmement dangereux, car ils les poussent à la guerre. Et on ne doit pas oublier que Demokos est aussi un poète qui utilise «son art» en faveur de la guerre:

DEMOKOS.— «...C'est alors la mission de ceux qui savent parler et écrire de louer la guerre, de l'aduler à chaque heure du jour, de la flatter sans arrêt aux places claires ou équivoques de son énorme corps, sinon on se l'aliène». (Acte II, scène IV, page 106).

L'auteur est lui-même poète, mais il sent une grande haine pour ces procédés-là, qu'Hector avait déjà dénonçés:

DEMOKOS.— «Qu'as-tu à me regarder ainsi? Tu as l'air de détester autant la poésie que la guerre.

HECTOR.— Va! Ce sont les deux soeurs?». (Acte I, scène VI, page 68).

Et Hécube, son porte-parole pour l'instant, dénonce aussi:

HECUBE.— «Et après le chant ce sera l'hymne, et après l'hymne la cantate. Dès que la guerre est déclarée, impossible de tenir les poètes. La rime, c'est encore meilleur que le tambour». (Acte II, scène IV, page 105).

La reine ne manque pas une occasion pour lui montrer son mépris:

DEMOKOS.— «Vous dites, Hécube?

HECUBE.— Je dis que tu es un serin, Demokos. Je dis que si les serins avaient la bêtise, la prétention, la laideur et la puanteur des vautours, tu serais un serin». (Acte II, scène IV, page 112).

Le ton des paroles d'Hécube est vraiment satirique, ainsi que celui de Pâris qui déteste les fauteurs de guerre:

ABNEOS.— «Il nous faut un chant de guerre.

PARIS.— Nous avons déjà un chant national.

ABNEOS.— Oui, mais c'est un chant de paix.

PARIS.— Il suffit de chanter un chant de paix avec grimace et gestulation pour qu'il devienne un chant de guerre». (Acte II, scène IV, page 104).

Et il va se joindre à Hécube pour ridiculiser les idées bellicistes de Demokos:

DEMOKOS.— «Nous leur organiserons un concours dès ce soir⁶.

PARIS.— Je les crois assez grands pour les inventer eux-mêmes».

(Mais puisque Demokos est décidé à continuer son jeu, Pâris y participe et commence son attaque aidé de sa mère).

6. C'est le concours d'épithètes de Demokos.

DEMOKOS.— «Mets-toi en face d'Abnéos et commence.

PARIS.— Abnéos ne m'inspire pas. Mais en face de toi si tu veux.

DEMOKOS.— De moi! Parfait! Tu vas voir ce que c'est l'épithète improvisée. Compte dix pas... J'y suis,... Commence!

HECUBÉ.— Regarde-le bien, tu seras inspiré.

PARIS.— Vieux parasite! poète aux pieds sales! (...)

Demokos! Oeil de veau! Arbre à pellicules! (...)

Tu es lâche, ton haleine et fétide, et tu n'as aucun talent.

DEMOKOS.— Tu veux une gifle?

PARIS.— Ce que j'en dis, c'est pour te faire plaisir...». (Acte II, scène IV, page 112).

Appréciez l'ironie de la dernière réplique de Paris, qui se rend compte qu'il a gagné le jeu et veut ajouter son point final. Mais malgré tous les efforts des pacifistes, le danger de la guerre n'est point éloigné.

Scène V.

L'arrivée des Grecs risque d'être utilisée comme prétexte par les bellicistes. Hector, qui est conscient des progrès que font les partisans de la guerre, cherche à se persuader lui-même, pour entraîner les autres, que le peuple a besoin de paix:

HECTOR.— «Mon père, tu dois pourtant savoir ce que signifie la paix pour des hommes qui depuis des mois se battent. C'est toucher enfin le fond pour ceux qui se noient où senlisent. Laisse-nous prendre pied sur le moindre carré de paix, affleurer la paix une minute, fût-ce de l'orteil!». (Acte II, scène V, page 114).

Le ton de sa voix est désespéré, mais il n'abandonne pas sa tâche, à laquelle Giraudoux donne un repos avec l'intervention de Busiris, un personnage dont Demokos nous fait la présentation:

DEMOKOS.— «Cet étranger est le plus grand expert vivant du droit des peuples. Notre chance veut qu'il soit aujourd'hui de passage dans Troie. Tu ne diras pas que c'est un témoin partial. C'est un neutre, Notre sénat se range à son avis qui sera demain celui de toutes les nations». (Acte II, scène V, page 116).

Voici le rôle que notre personnage va jouer dans la pièce. L'auteur l'utilise comme une caricature sympathique et à peine forcée de ces juristes distingués, éminents spécialistes du droit des peuples qui participent aux conférences internationales de la S.D.N. ou de l'O.N.U.

Il sera consulté deux fois. La première c'est Demokos et ses partisans qui lui demandent de justifier «juridiquement» l'arrivée des Grecs comme un motif pour déclarer la guerre. Le discours qu'il prononce est un chef d'oeuvre de l'éloquence juridique:

BUSIRIS.— «L'anéantissement d'une nation ne modifie en rien l'avantage de sa position morale internationale». (Acte II, scène V, page 118).

La forme est exquise mais le fond du discours s'éloigne du bon sens des pacifistes. Leur chef, Hector, fait pression sur Busiris et lui demande une nouvelle thèse qui leur

permette de nier la première et recevoir les Grecs:

HECTOR.— «Tu vas donc, et sur-le-champ, me trouver une thèse qui permette de dire qu'il n'y a pas eu manquement de la part de nos visiteurs». (Acte II, scène V, page 120).

Avec cette deuxième consultation Hector fait preuve de ce qu'il pense à propos du «droit»:

HECTOR.— «Mon cher Busiris, nous savons tous ici que le droit est la plus puissante des écoles de l'imagination. Jamais poète n'a interprété la nature aussi librement qu'un juriste la réalité». (Acte II, scène V, page 121).

Giraudoux a bien réussi à caractériser ce type d'hommes qui n'ont pour tâche que de servir les puissants et de donner un fondement juridique à un état de fait.

Les bellicistes renouvellent leur attaque et Hector leur répond par son refus à prononcer le discours aux morts. Après avoir écouté l'éloge de la guerre qu'ont fait Demokos et ceux qui l'entourent, il refuse de jouer un jeu hypocrite qu'il dénonce ici-bas:

HECTOR.— «Il n'y aura pas de discours aux morts.

PRIAM.— La cérémonie le comporte. Le général victorieux doit rendre hommage aux morts quand les portes se ferment.

HECTOR.— Un discours aux morts de la guerre, c'est un plaidoyer hypocrite pour les vivants, une demande d'acquiescement». (Acte II, scène V, page 125).

Malgré lui, il va diriger quelques mots à ses anciens soldats, on ne peut dire que ce soit un discours, car le ton général n'est pas artificiel, au contraire, il est humain, sincère. Le message de Giraudoux n'a pas perdu son actualité. Ses paroles réalistes et lucides sont encore valables de nos jours:

HECTOR.— «O vous qui ne nous entendez pas, qui ne nous voyez pas, écoutez ces paroles, voyez ce cortège⁷. Nous sommes les vainqueurs. Cela vous est bien égal, n'est-ce pas? Vous aussi vous l'êtes. Mais, nous, nous sommes les vainqueurs vivants. C'est ici que commence la différence. C'est ici que j'ai honte (...) Puisque c'est un général sincère qui vous parle (...) ce que j'ai à vous dire aujourd'hui, c'est que la guerre me semble la recette la plus sordide et la plus hypocrite pour égaliser les humains et que je n'admets pas plus la mort comme châtement ou comme expiation du lâche que comme récompense aux vivants...» (Acte II, scène V, page 127).

Vous pouvez imaginer l'effet que ce discours pouvait produire en 1935, en France, mais laissons la parole à David Aurel, qui après avoir étudié Giraudoux, nous dit:

«Personne n'a parlé plus respectueusement des morts à la guerre qu'Hector en ramenant à leur mesure les louanges officiels, l'éloquence des fonctionnaires en représentation, ni n'a mieux sauvé contre les grands mots: Héros, Patrie, Devoir, la pauvre détresse humaine, l'amour élémentaire, le beau courage simple d'un homme qui meurt pour son pays»⁸.

7. L'exode s'ouvre sur un paradoxe, une figure de style conforme à la rhétorique traditionnelle, un moyen de faire une imposture.

8. DAVID, Aurel: «Théâtre et destin» Librairie Armand Colin, Paris, 1959, page 91.

Mais cette réponse ne suffit pas à Demokos, représentant de l'ultra nationalisme. Il flaire partout les insultes faites à son pays et s'apprête à les exploiter pour déclencher le conflit:

HECTOR.— «Ils débarqueront. L'entrevue avec Ulysse est notre dernière chance de paix.

DEMOKOS.— Ils ne débarqueront pas. Nôtre honneur est en jeu. Nous serions la risée du monde...(Acte II, scène V, page 115).

Le débarquement des Grecs relance l'action:

DEMOKOS.— «Quelle musique! Quelle horreur de musique! C'est de la musique antitroyenne au plus haut point! Allons les recevoir comme il convient.

HECTOR.— Recevez-les royalement et qu'ils soient ici sans encombre. (Acte II, scène V, page 131).

Giraudoux s'identifie totalement avec Hector. Lui, qui a vécu un certain temps en Allemagne, montre cette absurde aversion de Demokos pour la musique grecque comme un reflet d'une triste vérité de temps de guerre qui semble chaque fois plus certaine et proche.

Scène VI, VII et VIII

Chez Giraudoux, les hommes sont bien plus dupes que les femmes. Celles-ci protagnisent la scène que nous allons analyser et que l'on peut considérer de «transition».

Quand le rideau se leva, Andromaque apparût pleine de confiance, elle voulait croire que:

ANDROMAQUE.— «La guerre de Troie n'aura pas lieu, Cassandre! (Acte I, scène I, page 11).

Mais son intelligence et sa clairvoyance, son instinct de femme, surtout, lui découvrent bientôt qu'elle aura lieu:

ANDROMAQUE.— «Que vous partiez ou non, ce n'est plus la question, Hélène». (Acte II, scène VIII, page 139).

Elle mène jusqu'au bout le même combat que son mari, parce qu'elle sait qu'il est juste. Elle ne se fait, cependant, guère d'illusion sur le comportement d'Hector, dont elle dit:

ANDROMAQUE.— «Il est comme tous les hommes. Il suffit d'un lièvre pour le détourner du fourré où est la panthère. Le gibier des hommes peut se chasser ainsi». (Acte II, scène VIII, page 139).

Arrivée à ce point, elle ne cherche plus tellement alors à sauver la paix comme à justifier la guerre:

ANDROMAQUE.— «Alors, je vous en supplie, Hélène, Aimez Pâris! Dites-moi que vous vous tuerez s'il mourrait! Que vous accepterez qu'on vous défigure pour qu'il vive!... Alors la guerre ne sera plus qu'un fléau, pas une injustice. J'essaierai de la supporter». (Acte II, scène VIII, page 143).

Elle sait qu'il ne reste plus beaucoup de chances d'éviter la guerre, mais la grande puissance qu'elle accorde à l'amour suffirait au moins à justifier l'avenir.

Le poids des pacifistes s'affaiblit peu à peu sur la balance ce qui ne les empêche pas d'avoir encore leur espoir de réussite.

Scène IX, X et XI.

Les Grecs ont débarqué. Les pacifistes veulent à tout prix réussir l'entrevue Ulysse-Hector, car ils savent qu'elle représente leur dernière chance de paix.

Oïax, l'envoyé grec, joue dans cette pièce le même rôle que Demokos. Chacun d'eux appartient à un peuple différent mais ils veulent parvenir au même but:

HECTOR.— «je vois que le Grecs nous a envoyé des négociateurs. Que voulez-vous?

OïAX.— La guerre! (Acte II, scène IX, page 150).

Leur négociation est une rude épreuve à la patience d'Hector qui se montre très habile, sans perdre son sang-froid:

OïAX.— «Tu ne déclareras pas la guerre, toi, si je te déclare que tu es lâche?».

HECTOR.— C'est un genre de déclaration que j'accepte». (Acte II).

OïAX.— «Si je frappe en plein visage le symbole de sa vanité et de son faux honneur?

HECTOR.— Frappez... (Oïax le gifle). (Acte II, scène IX, page 152).

Le général troyen supporte patiemment les injures et même l'agression d'Oïax, mais il ne peut pas rester impassible après l'intervention dangereuse de Demokos qui risque de faire échouer son entreprise. Le poète, le fils d'Archichaos, provoque Hector qui le gifle à son tour. Avec cette réaction, Hector a un allié de plus, Oïax:

OïAX.— «Révérance! Mon cher Hector, excuse-moi. Je retire mes menaces. Je retire ma gifle. Nous avons des ennemis commus, ce sont les fils d'Archichaos(...) Ne parlons plus de la guerre. Je sais ce qu'Ulysse rumine mais compte sur moi pour arranger l'histoire». (Acte II, scène XII, page 157).

Giraudoux se montre très habile en faisant renaître l'espoir d'une victoire pacifiste, bien que leur chef ne partage pas cette opinion:

HECTOR.— «Je gagne chaque combat. Mais de chaque victoire l'enjeu s'envole». (Acte II, scène XI, page 160).

Scène XII.

Nous arrivons enfin à l'entrevue Ulysse-Hector, qui commence dans un climat de sécurité qui ne soulage pas complètement les spectateurs:

HECTOR.— «Si elle embarque dans l'heure, l'affaire est close.

OïAX.— El liquidée.

HECTOR.— Je crois que nous allons pouvoir nous entendre, n'est-ce pas Hélène?».

HELENE.— Oui, je le pense.

ULYSSE.— Vous ne voulez pas dire qu'Hélène va nous être rendue?». (Acte II, scène XII, page 161).

Ulysse ne s'attendait pas à trouver chez les Troyens tant de compréhension. Cepen-

dant, il sait parfaitement jouer son rôle de diplomate retors. Il réalise ensuite une enquête au sujet de l'enlèvement de Pâris qui subit publiquement, sans broncher, les humiliations les plus infamantes que son amour-propre de séducteur puisse supporter:

ULYSSE.— «Poursuivez vos confidences Pâris. C'est une intéressante contribution à la psychologie. Quelle raison a bien pu vous pousser à respecter Hélène quand vous l'aviez à merci?...

PARIS.— Je... Je l'aimais.

HELENE.— Si vous ne savez pas ce que c'est l'amour, Ulysse, n'abordez pas ces sujets-là.

ULYSSE.— Avouez, Hélène, que vous ne l'auriez pas suivi, si vous aviez su que les Troyens sont impuissants... (Acte II, scène XII, page 166).

Le grec ne cherche pas seulement à blesser Pâris et humilier Hélène, il veut jouer avec l'amour propre du peuple troyen et provoquer sa réaction. Il est à la hauteur de sa réputation, et il n'hésite pas à faire appel à l'ironie et au mépris pour parvenir à ses fins:

ULYSSE.— «Avouez, Hélène, que vous ne l'auriez pas suivi, si vous aviez su que les Troyens sont impuissants...

UNE VOIX.— C'est une honte!

UNE VOIX.— Qu'on le musèle!

UNE VOIX.— Amène ta femme et tu verras!

UNE VOIX.— Et ta grand-mère!

ULYSSE.— Je me suis mal exprimé. Que Pâris, le beau Pâris, fût impuissant...

UNE VOIX.— Est-ce que tu ne vas pas parler, Pâris? Vas-tu nous rendre la risée du monde?

PARIS.— Hector, vois comme ma situation est désagréable!

HECTOR.— Tu n'en as que pour une minute...

ULYSSE.— Pâris l'impuissant, beau surnom!

PARIS.— Hector!». (Acte II, scène XII, page 168).

Les provocations vont exalter la foule et avoir le témoignage des gabiers de Pâris qui ont «tout vu»:

LE PREMIER GABIER.— «Est-ce que vous allez supporter cette farce commandant?

HECTOR.— Tais-toi! C'est moi qui commande ici!

LE DEUXIEME GABIER.— Vous commandez mal! Nous, les gabiers de Pâris nous en avons assez. Je vais le dire, moi, ce qu'il a fait à votre reine!... (Acte II, scène XII, page 179).

Les efforts d'Hector se trouvent presque ruinés, et pourtant, en cédant tout entier à son désir de paix, il décide d'avoir un tête à tête avec Ulysse, où le grec dépasse son personnage légendaire et devient un homme de bonne volonté, sensible et humain, converti à la cause de la paix.

Scène XIII.

La rencontre d'Ulysse et Hector représente un des sommets de la pièce et jette un

éclairage décisif sur les causes de la guerre et les mécanismes de sa déclaration:

ULYSSE.— «A la veille de toute guerre, il est courant que deux chefs de peuples en conflit se rencontrent seuls dans quelque innocent village, sur la terrasse au bord d'un lac, dans l'angle d'un jardin. Et ils conviennent que la guerre est le pire fléau du monde, et tous deux, à suivre du regard ces reflets et ces rides sur les eaux, à recevoir sur l'épaule ces pétales de magnolias, ils sont pacifiques, modestes, loyaux. Et ils s'étudient, ils se regardent. Et tiédés par le soleil, attendris par un vin clairnet, ils ne trouvent dans le visage d'en face aucun trait qui justifie la haine, aucun trait que n'appelle l'amour humain, et rien d'incompatible non plus leurs langages, dans leur façon de se gratter le nez ou boire. Et ils sont vraiment comblés de paix, de désirs de paix. Et ils se quittent en se serrant les mains, en se sentant des frères. Et ils se retournent de leur calèche pour se sourire... Et le lendemain pourtant éclate la guerre... Ainsi nous sommes tous deux maintenant... (Acte II, scène XIII, page 181).

Ulysse diplomate expérimenté, n'a aucune illusion sur les chances de paix. La guerre apparaît alors comme une chose absurde et injustifiée. L'avenir vérifiera les sombres prédictions d'Ulysse:

ULYSSE.— «...Nous nous reconcilions avant la lutte, c'est toujours comme ça... Mais l'univers le sait, nous allons nous battre». (Acte II, scène XIII, page 183).

Derrière Hector et Ulysse on peut voir se profiler les ombres d'hommes d'Etats européens, que Giraudoux connaissait bien car on ne peut pas oublier sa condition de diplomate. Cette belle leçon de politique prononcée par Ulysse, est digne de Giraudoux de qui Eduard Herriot nous dit:

«Diplomate, Jean Giraudoux n'a pas écrit de gros livres traitant des rapports des puissances entre elles et du rôle que la France y peut jouer. Quand il traite de politique étrangère, ce n'est pas en technicien mais en homme et c'est moins en historien qu'en psychologue. Alors la réussite est éblouissante»⁹.

Et c'est aussi le grec qui démasque la véritable identité d'Hélène, un instrument de la fatalité, plus forte que le pacifisme des hommes, et que Giraudoux a entourée d'une ambiance légère, étrange à notre univers:

ULYSSE.— «...Elle est une de ces rares créatures que le destin met en circulation sur la terre pour son usage personnel». (Acte II, scène XIII, page 189).

Hector a mené jusqu'au bout le combat de l'humanité contre le destin sans trouver les moyens de la conjurer parce qu'il n'a pas encore fait cette amère constatation qu'Ulysse lui fait savoir:

ULYSSE.— «Le privilège des Grands c'est de voir la catastrophe d'une terrasse». (Acte II, scène XIII, page 182).

Le destin est à ce point l'ennemi commun aux deux chefs: Ulysse et Hector. Les deux personnages les plus importants de la tragédie. Ils sont sages, deux chefs bienveillants

9. HERRIOT, Eduard: «Jean Giraudoux». Ed. La Passarelle, Paris, 1951, page 48.

qui voudraient que la raison l'emporte sur la violence, l'intelligence sur le bêtise et l'amitié sur la haine. Ils s'estiment; ils reconnaissent et ils aiment ce qu'il y a de commune humanité entre eux deux (Andromaque a le même battement de cils que Pénélope») ils ont fait ce qu'ils ont pu, et le destin de la guerre se déclenche malgré eux.

DENOUMENT.

Scène XIV.

Tout est préparé pour qu'Hélène embarque avec les grecs et que l'affaire soit réglée. La fin est proche, on le sait, mais le spectateur sent que la victoire ne peut être pacifiste car la balance se penche irrémisiblement du côté de la guerre sous le poids de la fatalité. Une force absurde qui va pousser Oïax ivrogne sur la scène. Il n'est plus un belliciste, mais son ivresse fait de lui un irresponsable dangereux:

«Oïax entre sur la scène de plus en plus ivre. Il voit Andromaque de dos).

CASSANDRE.— Ulysse vous attend au port, Oïax. On vous y conduit Hélène.

OïAX.— Hélène! Je me moque d'Hélène! C'est celle-là que je veux tenir maintenant dans mes bras.

CASSANDRE.— Partez, Oïax! C'est la femme d'Hector». (Acte II, scène XIV, page 195).

Hector accepte encore ce dernier outrage pour essayer de sauver la paix, il ne veut pas croire à cette guerre absurde. Le destin, pourtant y pense bien et entraîne Demokos sur la scène. Sa présence sera fatale dans l'enchaînement des actions suivantes:

DEMOKOS.— «Quelle est cette lâcheté? Tu rends Hélène? Troyens aux armes! On nous trahit... Rassemblez-vous... Et votre chant de guerre est prêt! Ecoutez votre chant de guerre!¹⁰.

HECTOR.— Voilà pour ton chant de guerre!

DEMOKOS, (tombant).— Il m'a tué!. (Acte II, scène XIV, page 198).

Hector l'a tué, mais à nos yeux il peut ne passer comme un traître. Tous ses efforts sont inutiles maintenant, puisque Demokos n'avoue pas la vérité aux troyens: il accuse Oïax de sa mort, et ouvre à nouveau les portes de la guerre:

DEMOKOS.— «Qui m'a tué?... Oïax!... Oïax!... Tuez-le!

HECTOR.— Il ment, C'est moi qui l'ai frappé.

DEMOKOS.— Non, c'est Oïax.

ABNEOS.— Voilà... Ils tiennent Oïax... Voilà. Ils l'ont tué. (Acte II, scène XIV, page 199).

La balance s'écroule sous le poids de la guerre, dont les responsables ne sont pas réellement les bellicistes (ils ne sont que leur prétexte) mais le destin, la fatalité historique qui doit s'accomplir inévitablement pour qu'Homère puisse donc écrire «L'Illiade».

MARÍA ISABEL CATALÁN PIRIS

10. On remarque la ressemblance des Mots de Demokos avec le chant de «La Marseillaise», leur chant de guerre.